

bis.

(VIII^e ANNÉE.)

N^o II.—TOME XVI.

9

10 JANVIER 1829.

PETIT COURRIER DES DAMES,



ANNONCES

DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

« ENTRE la veuve d'une année et la veuve d'une journée la différence est grande, » a dit le bon La Fontaine, c'est ce que vient de nous prouver aujourd'hui la belle duchesse de C***. Jamais, en effet, elle n'eût été reconnaissable pour ceux qui l'avaient vue dans les premiers mois de son veuvage, couverte de longues draperies de laine noire, la figure entourée d'un

voile lugubre, et les beaux cheveux blonds retenus sous un bonnet de crêpe noir. Maintenant, resplendissante de diamans et d'éclat, on la voit paraître à un bal magnifique au milieu duquel elle dominait par sa beauté et son élégance. Sa robe en crêpe blanc était ornée, au-dessus de l'ourlet, de bouquets de roses en velours appliqués et entourés de petites chenilles; les feuilles étaient brodées en argent sur la robe, et le béret, en velours rose, était orné d'une couronne de bruyère et de petites fleurs d'argent. La cordelière était en ganse rose et perles d'argent tressées ensemble; le tour de la poitrine garni d'une double rangée de blonde, un collier, des boucles d'oreilles et une *Séviigné* en diamans complétaient ce costume.

— Beaucoup de femmes portent chez elles des robes en mérinos très-fin, peintes, imprimées ou brochées.

— Les femmes les mieux mises portent, pour promenades et visites de matin, des robes en satin violette de Parme ou grenat, garnies de martre, et accompagnées d'un boa assez long pour faire trois tours sur la poitrine et tomber jusqu'aux genoux. Une capote ou chapeau de satin blanc, garnie de blondes, est ce qui s'accorde le mieux avec ce costume.

— Dans une grande soirée nous avons remarqué une charmante toilette composée d'un jupon de gaze blanche, à larges raies satinées. Au-dessus du large ourlet étaient plusieurs petits rouleaux en satin. Le corsage, en velours vert émeraude, ayant des jockeys garnis de petites torsades de perles vertes et or, qui retombaient sur une manche courte pareille au jupon. Une cordelière très-large, façonnée en perles vertes et or, entourait le bas du corsage fait en pointe, et tombait au-dessus de l'ourlet. Un béret de velours vert, brodé en or, et orné de ganses et de glands assortis à la cordelière, complétait ce charmant costume.

— Pour bal, les robes en crêpe aréopane, ayant des bouquets ou des guirlandes peintes, au-dessus de l'ourlet, sont toujours très en vogue. Quelques garnitures en rubans, placées au haut de l'ourlet, sont aussi d'un très-joli effet.

— On porte différentes ganses de tissu brodé en argent et or. Une des plus jolies robes que nous ayons vues jusqu'ici était en cachemire bleu de ciel, ayant un large volant brodé en argent, et au-dessus de gros bouquets brodés aussi en argent sur le jupon. Le turban qui accompagnait cette toi-

lette était en velours bleu et gaze d'argent, orné d'une grande quantité d'épingles à boules bleues.

LA TOUR.

Ils étaient deux, et le ciel était pur, et les arbres étaient touffus, et leurs regards étaient tendres; ce n'était point pour cueillir la modeste violette, pour chasser le daim sauvage, qu'ils gravissaient les collines, et parcouraient les sentiers écartés de la forêt; ce n'était point pour discuter sur les froides théories d'une philosophie égoïste qu'ils s'asseyaient ensemble sur un arbre renversé ou sur une pierre couverte de mousse: ils étaient deux, qu'avaient-ils besoin du reste de l'univers? Le bras de l'un posé sur le bras de l'autre, leurs mains qui se pressaient tendrement, le même feuillage qui les couvrait de son abri, les mêmes fleurs qu'ils foulaient aux pieds, le même air qu'ils respiraient, leurs paroles si douces, leur silence plus éloquent encore, tout venait enchanter leur cœur, troubler leur âme, et remplir leur imagination d'une rêverie voluptueuse et enivrante.

Oh! que ce délicieux tableau fasse un instant tressaillir le jeune cœur dont toute la vie n'est encore qu'une espérance! qu'il rende un instant de bonheur à ceux qui ont aimé les douces palpitations de l'amour, et rappelle les tendres rêveries de la jeunesse à ceux dont les années ont glacé les passions!

Tous deux sont arrivés près d'une tour gothique et solitaire, véritable asile de désir et de mélancolie. Les arbres qui l'entourent sont d'un feuillage plus sombre; le soleil paraît respecter le nuage qui les couvre, et les fleurs qui croissent à ses pieds semblent se dérober avec discrétion sous leurs tiges; à peine le plus léger souffle pénètre-t-il dans ces lieux ignorés, et leur silence, tout entouré des charmes du mystère, semble attendre qu'il soit interrompu par un serment d'amour.

Ils vont le prononcer ensemble ce serment de bonheur; et les plus tendres noms, et les plus doux regards, et les plus voluptueux sourires seront les gages de la sincérité d'une promesse qui n'a pour témoin que le ciel qui les voit, l'amour qui les inspire et la volupté qui les enivre.

Combien de délices dans le trouble qui succède aux tendres mots échappés de leurs lèvres! que de charmes dans la lan-

gueur de leurs regards , que d'ivresse dans la douceur de leurs sourires ! mais bientôt , hélas ! que de douleur à la pensée d'une séparation nécessaire ! Ah ! du moins , avant que de quitter ces lieux ils sanctifieront leurs sermens par le serment d'y revenir encore. Chaque année , au même jour , à la même heure , l'un et l'autre s'engagent à se retrouver aux pieds de la même tour. Ils jurent qu'aucune loi ne pourra s'opposer à l'exécution de leur vœu ; ils jurent de surmonter , pour l'accomplir , toutes les barrières que le monde impose , de braver tous les orages que le ciel peut amasser sur leurs têtes , de traverser toutes les distances qui peuvent se placer entre eux et l'amour ; ils jurent de rapporter chacun la même tendresse , les mêmes désirs , et , consolés par ces derniers sermens , ils abandonnent enfin cet asile fortuné , y déposent ensemble un même adieu , et se retournent une fois encore pour lui donner un dernier regard plein de reconnaissance et d'espoir . . .

.....

L'année s'est écoulée ; le jour marqué pour les sermens sacrés de l'amour est arrivé. La tour domine encore , entourée de la même solitude et du même mystère ; mais , plus sombre et plus lugubre , elle semble veiller avec tristesse sur le rendez-vous promis. Cependant les heures s'écoulent ; aucun tendre discours n'est venu troubler la tranquillité du zéphir , aucune douce caresse n'a fait frémir la rose amoureuse , et quand la nuit fut prête à répandre sur ces lieux sa mélancolie , un seul soupir fut répété par les tristes échos !... Ah ! du moins , un des deux amans n'était point parjure ! Était-ce *lui* ou *elle* ? Ces solitudes en garderont à jamais le secret. Le soupir est perdu dans les airs , l'empreinte des pas est effacée sur les herbes sauvages ; en vain chercherait-on sur l'écorce des arbres quelques traces de plaintes ou de regrets... Les larmes de l'amour seront pour toujours ignorées ; et le vieux monument qui présida aux doux égaremens du premier rendez-vous , nous apprendra les dernières émotions d'un amour trahi , le désespoir de l'abandon et les remords du parjure !



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Robe de crêpe garnie de rubans, Des magasins de M^r. Burty. rue de Richelieu
N^o 89. Coiffure ornée de sensitive. Des magasins de M^r. Pontier rue de Richelieu
N^o 62. Composée par M^r. Navarin.

VARIÉTÉS.

La scène la plus effrayante d'une tragédie, fût-elle rendue par des acteurs du plus grand mérite, deviendra tout à coup la chose la plus bouffonne, si quelque brouillon vient se jeter à la traverse.

M^{lle} Sainval aînée,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage,

avait coutume de porter, sur la fin de sa vie, des cheveux et des sourcils postiches. Un jour, elle déclamaît, sur un théâtre de province, le plus touchant passage du rôle d'Aménaïde, lorsqu'un figurant qu'on avait chargé de la conduite des gardes, au lieu d'observer l'immobilité à la tête de son détachement, derrière M^{lle} Sainval, affecta par des mouvemens de tête et des gestes douloureux, de faire tableau en paraissant grotesquement s'attendrir au récit de l'héroïne.

Tout le sérieux de la scène ne put tenir contre les démonstrations de ce Vandale, auquel le parterre ne supposait jusqu'alors qu'un zèle fort incommode. Dès que l'actrice eut achevé sa tirade, perdue dans le bruit, elle profita de la courte réplique de sa confidente pour se retourner un peu vers le chef de son escorte, et lui dire à voix basse : « De quoi rit-on ? » Et celui-ci de lui répondre à l'oreille : « Madame, vous avez un sourcil de tombé. — Lequel ? lequel ? malheureux ! reprend vivement la tragédienne d'une voix étouffée. — Le droit, le droit, » poursuit, sur le même ton, notre mauvais sujet, et tout de suite la trop crédule actrice, espérant sauver la disparate, enlève subitement le sourcil gauche, et reprenant fièrement sa pose sur l'avant-scène, s'y présente alors avec un sourcil très-prononcé ; car celui de droite, comme on le pense bien, n'avait pas bronché.

Les ris furent immodérés, et, bien malheureusement, ils s'adressaient cette fois à la femme à talent.

La même célèbre actrice en tournée, l'année suivante, dans les électorsats du Rhin, se croyait bien en sûreté près d'une garde docile de soldats allemands (d'ailleurs très-peu plaisans de leur nature), tandis qu'une nouvelle catastrophe lui était réservée de la part de ces paisibles étrangers. Ils

venaient d'accompagner la reine de Carthage, qui devait rester seule en scène avec sa confidente, pour lui dévoiler tout à son aise les secrets de son cœur. M^{lle} Sainval, par un geste impératif, leur ordonne de sortir; mais les bons Allemands, pour qui un semblable langage devenait inintelligible, restaient inébranlables à leur poste. Furieuse de cette résistance, elle leur dit d'un ton foudroyant: «Sortez!» Ils se regardent entre eux, se consultent des yeux: «Sortez donc!» prononcé avec encore plus d'énergie, leur indique qu'ils ont décidé quelque chose à faire; mais quel est ce quelque chose? Le plus érudit d'entre eux connaît malheureusement, de la langue française, le mot *sauter* et sa signification; il croit l'avoir entendu, le traduit à ses camarades, et ce funeste mot passant de bouche en bouche, voilà toute la garde en branle, sautant, gambadant. Force fut de baisser le rideau, tant était grande l'hilarité du public et la fureur de Didon.

MÉLANGES.

ORIGINE DES ÉTRENNES. — Cet usage d'ouvrir l'année en se faisant des cadeaux réciproques est des plus anciens, il remonte presque à l'époque de la fondation de Rome.

Tatius, roi des Sabins, qui régna sur les Romains, conjointement avec Romulus, après la fusion des deux peuples, ayant regardé comme de bon augure qu'on lui eut fait présent, au premier jour de l'an, de quelques branches coupées dans un bois consacré à Strenua, déesse de la force, convertit en coutume ce qui n'avait été que l'effet du hasard, et donna aux présents qu'il reçut depuis, au renouvellement de chaque année, le nom de *strenæ*, dont nous avons fait *étrennes*.

A des branches d'arbres, les Romains substituèrent des figes, des dattes, du miel, symboles, comme nos confitures et nos dragées, des douceurs qu'ils souhaitaient à leurs amis pendant le cours de l'année nouvelle. Les cliens joignaient une pièce d'argent aux étrennes qu'ils donnaient à leur patron. N'était-ce pas en signe de tribut?

Les trois ordres de l'état donnaient à Auguste des *étrennes* dont il employait le prix à l'achat de la statue de quelque

divinité. Il pensait que les deniers du peuple devaient être dépensés pour des objets d'utilité publique, et que l'argent des citoyens ne devait point entrer dans l'épargne de l'empereur. L'usage de recevoir des étrennes, tantôt imité, tantôt négligé par ses successeurs, ne s'est définitivement conservé qu'entre particuliers.

Les chrétiens, après avoir réprouvé les *étrennes* comme une institution de paganisme, ont fini par les rétablir, probablement lorsque les empereurs, qui n'en acceptaient plus, commencèrent à leur en donner.

Ce tribut, aussi souvent payé par la vanité que par l'affection, a été exactement acquitté depuis ce tems-là. Chacun s'y soumet, quoi qu'il en coûte : les uns, pour paraître magnifiques ; les autres, pour ne pas paraître vilains.

Les étrennes ont été supprimées en France par un décret de l'assemblée constituante, comme contraires à la morale.

— Un essai de l'emploi du gaz, comme éclairage public, a eu lieu en présence de M. de Belleyme, dans la rue de la Paix. Le résultat en a été on ne peut plus satisfaisant, et a rappelé les succès obtenus en ce genre à Londres et en plusieurs villes d'Angleterre ; la lumière est parfaitement belle, elle ne vacille plus, les lanternes ne font point ombre, les colonnes en fonte qui les supportent en sont d'un beau dessin et forment ornement ; elles garantissent enfin les trottoirs du choc des voitures, et leur solidité met les tuyaux distributeurs à l'abri de toute atteinte.

ANNONCES.

M^{me} BURNIER, marchande de modes, élève de M. Herbault, a l'honneur de prévenir les dames que ses magasins sont toujours rue de la Paix, n° 2, au lieu de la Place Vendôme, où beaucoup d'entre elle se donnent la peine de les chercher.

— M. S. GAVEAUX, boulevard des Italiens, n° 2, vient de faire paraître un Album Musical dû au talent de M^{lle} NELIA-MAILLARD, déjà connue par de charmantes productions.

Ce Recueil, qui doit figurer sur le piano de nos élégantes, renferme des Romances, Nocturnes, Tyroliennes, Chansonnettes, et plusieurs autres morceaux de musique qui ne peuvent encore qu'ajouter à la réputation de M^{lle} Nelia-Maillard.

— Le 41^e numéro de la REVUE BRITANNIQUE vient de paraître à la librairie de Dondey-Dupré père et fils. Comme les précédens, il se distingue par l'importance des sujets qui y sont traités. On en jugera par le sommaire des chapitres. — Art. I. *Utilité des Sots*. — II. *Clergé, État Militaire et Noblesse de l'Empire Ottoman*. — III. *Mémoires sur la Guerre de l'Indépendance dans l'Amérique du Sud*. — IV. *Un Mariage Grec à Athènes. Deuxième Lettre sur les États-Unis*. — V. *Une Heure de trop*. — VI. *Nouvelles des Sciences, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, etc.* — Nous recommanderons surtout à nos lecteurs le morceau intitulé : *Une Heure de trop*, qui nous a paru particulièrement empreint du véritable *humour* et d'une piquante originalité.

On souscrit à Paris, chez Dondey-Dupré Père et Fils, rue Richelieu, n^o 47 bis, et rue Saint-Louis, n^o 46, au Marais ; au Bureau du Journal, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n^o 29. Le prix de l'abonnement pour Paris, par an..... 50 fr.
pour les départemens..... 56
pour l'étranger..... 62

— DON MIGUEL, satire en vers. Brochure in-8^o. Prix : 50 cent. A Paris, chez Ladvoat, au Palais-Royal ; Dondey-Dupré Père et Fils, rue Richelieu, n^o 47 bis ; et chez tous les Marchands de Nouveautés

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N^o 47 bis, et rue Saint-Louis, N^o 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, chez GABRIEL DUFOUR et C^e, libraires, sur le Rokin,

A Londres, chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34 Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la planche 609.

PARIS.—Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais.